

**COMPTES-RENDUS
BIBLIOGRAPHIQUES**

Boyer (Marc), *L'Hiver dans le Midi. L'invention de la Côte d'Azur*, l'Harmattan, Paris, 2009, 430 pages.

Côte d'Azur, Beaulieu, Costebelle, Californie... ces noms de lieu qui évoquent beauté des paysages, bleu et pureté célestes, plaisir, ont façonné l'imaginaire et construit des représentations qui font des bords de la Méditerranée « la section terrestre du paradis », comme disait le roi des Belges, Léopold II, hôte fidèle du Cap Ferrat. Le tourisme, assimilé à un loisir léger, a souvent inspiré des livres de pure distraction, futiles parfois, des albums offrant de belles photos, des chroniques collectionnant les anecdotes. L'universitaire Marc Boyer qui a beaucoup analysé le phénomène touristique est l'un de ceux qui ont le plus contribué à faire de la migration saisonnière un objet d'étude scientifique.

Marc Boyer retrace la naissance et le développement de la villégiature hivernale sur la Côte d'Azur. Cette dernière expression, titre d'un livre de Stéphane Liégeard, date de la fin du XIXe siècle, mais le phénomène a pris corps à la fin du XVIIIe siècle. De nombreux facteurs ont concouru à l'apparition de la saison d'hiver dans le Midi : douceur du climat, vertus thérapeutiques prêtées à un lieu, beauté d'un site, intervention décisive d'un homme influent par son rang social, son autorité scientifique, ses investissements, ainsi Lord Brougham, le Dr Bennet, Blanc, Gould, niveau attractif des prix, notamment au départ celui des terrains, concordance entre les attraits de la région et les attentes d'une population aisée de rentiers, souvent britanniques à l'origine. La diversité de ces conditions explique que le lancement des stations hivernales se soit étalé dans le temps.

Marc Boyer présente les lieux de villégiature dans l'ordre successif de leur naissance : Hyères capitale du séjour thérapeutique, Cannes au départ rendez-vous élitiste de l'aristocratie britannique, Nice élégante et sa légendaire « douceur de vivre », Grasse « station climatique. La ville des parfums et des fleurs », comme le proclame une affiche, Monte-Carlo créé de toutes pièces pour le jeu et le luxe, le Cap d'Antibes célèbre pour l'acclimatation des plantes exotiques, le Cap Ferrat, Beaulieu, le Cap Martin, les stations varoises. L'auteur esquisse des comparaisons avec d'autres destinations touristiques, Pau, la Corse, l'Égypte, l'Adriatique, la mer Noire...

L'ouvrage fourmille d'informations précises. Les paysages urbains et ruraux sont minutieusement décrits, dans leur état initial et dans leur évolution, car l'homme apporte des transformations importantes en introduisant des espèces végétales nouvelles et en édifiant des bâtiments de style éclectique ne devant rien aux traditions locales. Une savante présentation est offerte des hivernants, à travers leurs effectifs et leur nationalité, ainsi que les conséquences de leur arrivée sur la démographie générale. Des pages nourries sont consacrées à la vie quotidienne des touristes, aux modalités de logement, aux prix, aux loisirs, aux aménagements éditaires entraînés par leur afflux. Les grandes figures qui ont joué un rôle dans le lancement de la saison d'hiver, tel Brougham, grand seigneur avare, Prosper Mérimée, épris de calme, Alphonse Karr, hommes de lettres-jardinier pittoresque, certains bâtiments emblématiques comme les villas Le Plantier et Noailles à Hyères, inspirent des pages colorées.

Les informations puisées aux meilleures sources, archives publiques et privées, guides touristiques, brochures anciennes, mémoires, donnent à l'ouvrage sa dimension scientifique. Les grandes idées illustrées par des exemples vivants rendent la lecture agréable. Cette précieuse synthèse constitue une réussite.

Ralph Schor

Charvin (Robert), *Virgile Barel*, essai, Editions du Losange, Nice, 2009, 105 pages.

Robert Charvin doyen honoraire de la Faculté de droit de Nice, fut un proche du dirigeant communiste Virgile Barel auquel il consacre un essai empreint d'admiration.

L'auteur décrit d'abord le milieu politique dans lequel se déploya l'action de Virgile Barel. Pour lui, la droite locale s'est toujours caractérisée par son égoïsme et souvent sa malhonnêteté. Il ajoute que l'instrumentalisation d'un prétendu particularisme niçois a servi de paravent au féodalisme médeciniste. Pour Robert Charvin, la droite utilisa l'anticommunisme pour se doter d'une dimension idéologique et culturelle qu'elle ne possédait pas : « L'anticommunisme était la dignité du voyou » (p. 33). L'auteur tympanise aussi l'aveuglement et les compromissions des socialistes. Il n'épargne ses camarades communistes et leurs illusions sur l'URSS, mais il leur accorde des circonstances atténuantes et refuse de noircir « l'histoire de ce peuple communiste qui a su arracher, plus que d'autres, les quelques droits que les hommes d'aujourd'hui ont encore » (p. 22).

La majeure partie du livre constitue un rappel de la carrière et surtout un portrait de Barel. Ce dernier se signalait par un total désintéressement, un refus du cumul des mandats et une chaleur humaine attestée par tous ceux qui l'approchèrent. Peu sensible aux répressions dont il fut victime, il mena une action militante infatigable et il installa réellement son parti dans le paysage politique des Alpes-Maritimes. Prudent, il refusa de participer aux attaques personnelles menées par le PCF contre certains hommes, y compris issus de ses rangs comme André Marty et Charles Tillon. Plus qu'un idéologue il fut un praticien du communisme, ainsi dans son action en faveur du tourisme populaire ou de la pédagogie Freinet tant que celle-ci ne fut pas condamnée par le parti. Barel s'attacha à nationaliser la vie politique niçoise qu'il jugeait trop repliée sur les intérêts de la droite locale. Son élection à la députation en 1936 lui permit de mieux atteindre cet objectif.

Robert Charvin n'entre pas toujours dans les détails. Il ne rappelle pas que l'élection de Barel en 1936 fut surtout acquise grâce à la discipline de vote pratiquée alors par l'ensemble des partis de gauche. Il signale une certaine estime de Barel pour Jean Médecin qu'il attribue plus à la solidarité des anciens combattants de 1914-1918 qu'à un esprit localiste, mais il ne cite pas explicitement l'accord signé par les deux hommes à la fin de 1944. Robert Charvin reconnaît, dès le début de son essai, que la personnalité profonde de tout être humain demeure mystérieuse. Il réussit cependant à faire revivre son héros avec finesse et sensibilité.

Ralph Schor

Bellon (Christophe), *Briand l'Européen*, Assemblée nationale, Documentation française, Paris, 2009, 107 pages ;

Christophe Bellon, jeune chercheur, auteur d'une excellente thèse sur Aristide Briand, consacre à ce dernier un remarquable ouvrage dans la collection « Tribuns ».

Les origines du futur pèlerin de la paix sont rapidement évoquées : né en 1862 dans un milieu modeste – le père est cabaretier à Saint-Nazaire – Briand effectue des études de droit à Paris entre 1883 et 1886. Il gagne sa vie comme journaliste politique avant de devenir avocat. D'abord républicain modéré, il se rapproche de l'extrême gauche socialiste sous l'influence de son ami Pelloutier, puis il renoue avec des positions plus pondérées : il dénonce l'utopie de la révolution et se fait l'apôtre de la grève générale, « méthode à la fois pacifique et légale ». Socialiste non inféodé à une chapelle particulière, il est un réformiste proche de Jaurès. Pour faciliter l'unité de ses amis, il suggère de réaliser la séparation des Eglises et de l'Etat, mais sans violence : « La violence appelle la violence, le sang appelle le sang. Il ne faut pas faire

monter les cléricaux sur l'échafaud. Il faut les claquemurer dans la caverne de la légalité », dit-il.

Elu député de la Loire en 1902, Briand s'impose rapidement à la Chambre comme un orateur exceptionnel. Rapporteur de la loi de Séparation, puis ministre des Cultes en 1906, il bâtit la laïcité moderne et répudie l'anticléricalisme gratuit. Durant la préparation de la loi et les trois mois de délibération, il se révèle conciliateur né, « un monstre de souplesse », selon l'expression de Maurice Barrès. Ce succès se trouve à l'origine de son exceptionnelle carrière gouvernementale : onze fois président du Conseil et 25 fois ministre. Il accède à la direction du gouvernement dès 1909. Lors de ce premier cabinet, il pacifie les relations avec les partenaires sociaux, tout en s'opposant au syndicalisme des fonctionnaires. Son bilan est important : lois sur les retraites ouvrières et paysannes, le travail des femmes en couches, le statut des délégués mineurs, la justice militaire...

Briand, devenu un pragmatique inclassable, facilite l'élection de Raymond Poincaré à la présidence de la République en 1913 et fonde une éphémère formation centriste, la Fédération des gauches. Il dirige le plus long gouvernement de la Grande Guerre et accomplit encore une œuvre importante : primauté du pouvoir civil sur le militaire, renforcement du contrôle parlementaire, défense de Verdun. Président du Conseil pour la septième fois en 1921, il rétablit les relations diplomatiques avec le Saint-Siège et pose les fondements d'une politique que poursuivront ses successeurs : paiement des réparations et apaisement, sécurité et négociations avec l'Allemagne. Représentant de la France à la SDN, puis inamovible ministre des Affaires étrangères, pratiquement jusqu'à sa mort en 1932, il entreprend une grande politique de construction de la paix bien connue : entente avec son homologue allemand Stresemann, pacte Briand-Kellog mettant la guerre « hors la loi » en 1928, plan d'union fédérale européenne en 1929.

Ce livre, modeste par sa taille, est grand par les nombreuses qualités dont il témoigne : sûreté de l'information, finesse des analyses, clarté de l'exposé, nouveauté de certains développements, surtout la première partie de la vie de Briand, sujet sur lequel l'auteur a soutenu sa thèse. Christophe Bellon brosse un excellent portrait de son héros, partagé entre idéalisme et réalisme : « Je regarde des événements. Je tâche de les adapter quand la chose est possible et, lorsqu'elle ne l'est pas, eh bien, je m'y adapte ».

Ralph Schor